

Dites-le avec des tifos

Qui sont et que veulent ces supporters de foot irréductibles qu'on appelle « ultras » ? Radiographie d'un objet politique non identifié.

JIHÂD GILLON

Les relations internationales tiennent parfois à peu de chose. Qui aurait pensé qu'une banderole d'un modeste club algérien de deuxième division pouvait provoquer un incident diplomatique avec l'Arabie saoudite ? Le 16 décembre 2017, des supporters d'Aïn M'lila déployaient un tifo représentant, à droite, le drapeau palestinien flottant au-dessus du dôme de la mosquée Al-Aqsa et, à gauche, le roi Salman d'Arabie saoudite et Donald Trump formant un seul et même visage. Légende : « *Two faces for the same coin.* » En français : « Les deux faces d'une même pièce. »

Les ultras d'Aïn M'lila entendaient dénoncer la décision de Washington de transférer l'ambassade des États-Unis à Jérusalem et l'abandon supposé de la cause palestinienne par l'Arabie saoudite. Colère de Riyad. Gêne à Alger. Le ministre algérien de la Justice évoque dans un communiqué un « acte individuel et isolé » (sic) et annonce l'ouverture d'une enquête. Sur Twitter, l'ambassadeur d'Algérie en Arabie saoudite ajoute que le Premier ministre a présenté ses excuses. Lequel confirme : « Nous ne sommes pas un peuple de bandits. »

Les gouvernements ont toujours su profiter d'un match ou d'une compétition internationale pour faire oublier les préoccupations politiques et sociales de leur population. Qui se soucie des bombardements russes en Syrie pendant l'actuel Mondial ? Dans l'Égypte de Moubarak, le football a connu un formidable essor. Le président s'affichait alors à tous les matchs de la sélection, tirait un juteux revenu du championnat national et voyait dans le sport un moyen efficace de relayer sa propagande.

EN TUNISIE, BEN ALI N'A PAS PRIS LA MESURE DU POTENTIEL SUBVERSIF DE CETTE SOUS-CULTURE FORMÉE DANS LES TRIBUNES.



Mais la ferveur que suscite le football est une arme à double tranchant. Aujourd'hui, les autorités sont embarrassées par un phénomène qu'elles ne contrôlent pas : les ultras. Les tribunes nord-africaines se veulent pour la plupart apolitiques. Et pourtant... « On voit des ultras qui exhibent des drapeaux de l'État islamique, en Tunisie par exemple, et, deux mètres plus loin, un portrait de Che Guevara... Il ne faut pas prendre ces messages au pied de la lettre. La culture ultra se nourrit d'une esthétique radicale destinée à choquer les bonnes âmes », analyse Sébastien Louis, auteur d'*Ultras, les autres protagonistes du football* (lire p. 53).

« Au départ, ce sont de simples jeunes qui se sont rassemblés, sans forcément exprimer des préoccupations politiques », rappelle Franck Berteau, auteur du *Dictionnaire des supporters* (Stock, 2013). Mais, dans des pays où le stade est un



GIOVANNI AMBROSIO / OFFSIDE PRODUCTIONS

espace d'expression publique, souvent le seul, certains supporters se font l'écho d'un engagement contre le système, le pouvoir, la police. « Ces groupes possèdent aussi une dimension syndicale forte, partie de la négociation des tarifs d'abonnement au stade », décrypte Franck Berteau.

Fer de lance des révolutions

« On se bat pour une programmation des matchs respectant les déplacements des supporters, une tarification adaptée à leur niveau de vie et plus de liberté pour les nôtres dans les stades », confirme un membre de L'Emkachkhine, un groupe ultra qui soutient l'Espérance de Tunis. Wassim, jeune étudiant membre des Winners 2005 du Wydad Casablanca, renchérit : « Nous avons un travail à assurer dans les tribunes et nous avons besoin de nos outils, c'est aussi simple que ça. Nous voulons être libres dans notre virage. » À

Ultras du Raja Casablanca avant le derby contre le Wydad, le 10 février 2018.

l'exception notable des revendications identitaires des ultras de la JS Kabylie, la plupart de ces groupes rejettent l'idée même d'orientation politique. Toutes les composantes de la société y sont représentées – ouvriers, employés, cadres, professeurs, chômeurs, islamistes, nationalistes de gauche –, parfois au sein du même groupe.

La politisation, qui a conduit les groupes ultras tunisiens et égyptiens à se placer en première ligne des révolutions de 2011-2012, s'est forgée face à la répression. Bien accueilli dans un premier temps par un Ben Ali qui ne prend pas immédiatement la mesure du potentiel subversif de cette sous-culture formée dans les tribunes – « le pouvoir s'est dit que c'était une manière de canaliser la jeunesse dans les stades », selon Sébastien Louis –, le mouvement va très vite contribuer à briser le mur de la peur en affrontant la police à l'occasion de →

ORGANISÉS ET AUTOSUFFISANTS

Les ultras se montrent jaloux de leur indépendance vis-à-vis des directions de club. Pour se financer, ils ont recours à la vente de produits dérivés : écharpes, casquettes et drapeaux à l'effigie du groupe. Les bénéfiques sont appréciables – le chiffre de 100 000 euros est évoqué pour les Winners du Wydad Casablanca. Mais échappent à tout contrôle de l'État... et des clubs, qui y voient un manque à gagner, les objets à l'effigie des groupes se vendant souvent mieux que ceux du club lui-même. Après la mort de deux ultras en mars 2016, en marge d'un match entre le Raja Casablanca et Chabab Rif Al Hoceima, le gouvernement marocain décide d'interdire les activités des ultras, et notamment l'exhibition de tout signe d'appartenance à ces groupes, ce qui aurait dû avoir pour effet de les neutraliser. Le ban a couru sur deux ans, sans pour autant les affaiblir.

J.G.



Des supporters de l'Espérance sportive de Tunis défiant la police, le 13 novembre 2010, au stade de Radès.

→ manifestations contre des interdictions de stade, de tifos, de rassemblement.

C'est ainsi qu'à partir de revendications souvent très terre à terre les ultras tunisiens ont fini par s'imposer comme l'une des principales forces de contestation du pouvoir. Même phénomène en Égypte, où l'on a assisté à une collaboration improbable entre ultras de clubs rivaux sur la place Tahrir, en 2011: « Les supporters de Zamalek et d'Al-Ahly ont été à la pointe dans l'organisation des rassemblements pour lancer les chants et résister aux attaques des balta-guias [milices du régime], comme lors de la fameuse "bataille du chameau". Ils ont mis au service de la révolution leur aptitude à la confrontation. Cette capacité à se rassembler, à contrer les dispositifs policiers leur a permis de prendre le dessus lors des grands rassemblements », explique Franck Berteau.

Compétition parallèle

Comme en Europe, où le mouvement a pris de l'ampleur il y a trente ans, les autorités nord-africaines n'ont pas encore appris à composer avec un public qui pose de nouveaux défis. Leurs erreurs contribuent parfois à aggraver les violences. À Casablanca, le matériel de chantier laissé sur place a fourni des armes dangereuses aux groupes ultras rivaux du Raja lors des incidents de 2016. « Envoyer la troupe au milieu de la tribune pour éteindre un seul fumigène est aussi contreproductif », fait remarquer

Sébastien Louis. « Wal huis clos jamais la solution ! » chantent en écho les ultras de la JS Kabylie. Wassim, le Wydadi, dénonce l'hypocrisie de médias nationaux, tout heureux de pouvoir vendre « un championnat de qualité moyenne » grâce aux ultras et prompts à « applaudir nos réalisations en tribunes, mais les premiers aussi à nous salir quand il y a des incidents que nous ne contrôlons pas ». L'impression d'incarner de commodes boucs émissaires est prégnante chez le jeune supporter. « On nous traite comme des terroristes pour des incidents moins graves que certains dysfonctionnements de notre société. »

L'engagement, énigmatique vu de l'extérieur, pour des équipes qui ne proposent souvent qu'un médiocre spectacle est inconditionnel. Wassim se fait lyrique quand il parle de son attachement pour le club: « C'est un sentiment qui se vit au quotidien, qui nourrit notre envie de garder espoir dans une vie pleine de déceptions. Le Wydad est pour nous ce que l'encre est à la plume. » Le sport, opium du peuple? Ce serait réducteur. Être un ultra n'est pas qu'une affaire de ballon rond. Les résultats ne comptent pas tant – *resultado mayehem-nach* (« on se fiche du résultat »), scandent les supporters du MO Béjaïa – que la capacité à forcer le respect des adversaires ou rivaux par l'originalité des chants, la créativité des banderoles et l'intensité de la ferveur. De ce point de vue, les supporters maghrébins, s'ils ne jouissent pas toujours

QUESTIONS À...

Sébastien Louis

Spécialiste du supportérisme radical en Europe et en Afrique du Nord

« *Les gradins sont un espace de liberté* »

Comment est né le mouvement ultra au Maghreb ?

Il arrive en 2002 par la Tunisie, du fait de sa proximité géographique et de ses liens historiques avec l'Italie, où est née la culture ultra. Le mouvement a d'abord concerné les deux grands clubs du pays, l'Espérance de Tunis et le Club africain. Je fais souvent le parallèle avec l'Italie des années 1970... Une société conservatrice où il n'y a pas beaucoup de loisirs pour les jeunes est le terrain idéal pour la naissance des mouvements ultras. Depuis la Tunisie, le mouvement s'est très rapidement étendu dans le Maghreb. La tribune devient alors un espace de liberté et d'expression. Sans compter qu'aller au stade n'est pas mal vu ou perçu

comme une activité subversive en soi par l'entourage familial.

Quelle différence entre ultras et hooligans ?

Il n'y a pas vraiment de hooligans au Maghreb, de gens qui viennent au stade spécifiquement pour la violence. J'aurais même tendance à dire que la mouvance ultra maghrébine est moins violente qu'ailleurs. La violence y est davantage un reflet de la société, de la vie quotidienne. Elle est d'ailleurs souvent le fait de personnes à la marge des groupes. Les bagarres sont liées en général à des tensions entre quartiers, comme avec le Mouloudia d'Alger. Ça n'a pas grand-chose à voir avec le football, on règle ses comptes au stade, là où tout le monde peut se retrouver. À vrai dire, les

groupes ultras apaisent en général ces tensions et jouent un rôle pacificateur entre les différentes bandes. Il ne faut pas nier la violence entre groupes, comme au Raja il y a deux ans, où des ultras se sont battus, chacun croyant incarner l'avant-garde du supportérisme. Mais c'est rarissime.

Pour sa candidature au Mondial 2026, le Maroc a mis en avant la ferveur de ses supporters. Entre récupération et répression, comment les pouvoirs publics appréhendent-ils le phénomène ultra en Afrique du Nord ?

C'est une des régions du monde où le football est le plus largement apprécié. Le Maroc a essayé de récupérer cette ferveur en levant l'interdiction qui pesait sur les ultras depuis



GIOVANNI AMBROSIO

2016. Sans les ultras, les stades sont vides. C'est une composante extrêmement importante du public marocain. Il y a aussi la manière égyptienne de faire : le tout répressif. De manière générale, les pouvoirs publics ont du mal à comprendre les dynamiques et ce qui se cache derrière le mouvement et sa philosophie. À travers leur créativité, ces groupes expriment les aspirations de la jeunesse arabe. Et je suis persuadé que c'est un mouvement qui va prendre de l'ampleur.

Propos recueillis par J.G.



Ultras, les autres protagonistes du football, Mare et Martin, 2017

d'une bonne image sur leurs propres terres, ont gagné leurs lettres de noblesse dans le monde. Ils brillent dans une compétition parallèle, celle des tribunes, où les mieux classés ne soutiennent pas forcément les équipes les plus prestigieuses. Si la notoriété de clubs comme l'USM Alger ou le Raja Casablanca est à des années-lumière de celle des Real Madrid et autre Bayern Munich, la créativité de leurs spectacles est unanimement saluée sur YouTube par leurs homologues de Palmeiras (Brésil), Boca Juniors (Argentine), AIK Stockholm

(Suède), Besiktas (Turquie) et Bali (Indonésie). Les *ansar* d'Afrique du Nord ont largement contribué à placer leur club et même parfois leur ville sur la carte.

« Nous avons choisi la dénomination ultra, car elle décrit le mieux ce que nous ressentons envers notre club, qui est pour nous à la fois notre vie et notre mort, notre père et notre mère, nos femmes et nos enfants et notre religion », s'emballe un ultra du club égyptien d'Al-Ahly dans *Une histoire populaire du football*, de Mickaël Correia. Qui analyse: « Confrontés au →



DR

→ chômage de masse et à l'emprise familiale, de nombreux jeunes appréhendent les groupes ultras comme une deuxième famille dont la force collective permet de mieux sublimer les affres du quotidien. »

« Soupapes de pression »

Se considérant volontiers comme les véritables propriétaires de leur club, les ultras entretiennent des relations conflictuelles avec les dirigeants, souvent proches du pouvoir. « Ils considèrent que notre rôle doit se limiter au soutien dans le stade et à l'apport financier, et puis basta! maugrée Wassim. Autant nous programmer et faire de nous des marionnettes qu'ils pourraient facilement contrôler! » Son groupe d'ultras n'a d'ailleurs pas hésité à boycotter plusieurs matchs durant la saison 2013-2014 pour dénoncer une politique sportive incohérente et l'enrichissement des

La banderole qui a provoqué la fureur de l'Arabie saoudite au stade Demane-Debbih, à Aïn M'lila, en Algérie, en décembre dernier.

cadres au détriment de l'équipe. Forts de leur poids dans les tribunes, ils obtiendront gain de cause: le président de l'époque, Abdelilah Akram, finira par démissionner.

Ils peuvent aussi jouer un rôle positif de canalisation de la frustration de la jeunesse. « On a retrouvé plusieurs ultras tunisiens parmi les combattants tués en Syrie et en Irak. Les ultras de l'Étoile du Sahel, club de Sousse, ont fait scandale en rendant hommage à leurs morts tombés en Syrie, rappelle Sébastien Louis. Mais ces groupes sont des soupapes de pression dans des contextes politiques régionaux tendus. Je suis persuadé qu'il y a eu en Tunisie des ultras tentés de partir faire le jihad, mais qui sont restés par attachement à leur club et à leur groupe d'ultras. » Source de désordre ou exutoire salutaire, le phénomène ultra ne doit surtout pas être traité avec dédain. **DA**



Le Journal Afrique

Chaque soir sur TV5MONDE

20h30 (heure de Dakar) / 21h30 (heure de Tunis)

Présenté par N'Fanteh Minteh (du lundi au jeudi) et Dominique Tchimbakala (du vendredi au dimanche)

TV5MONDE | En partenariat chaque jeudi avec **jeuneafrique**

tv5monde.com